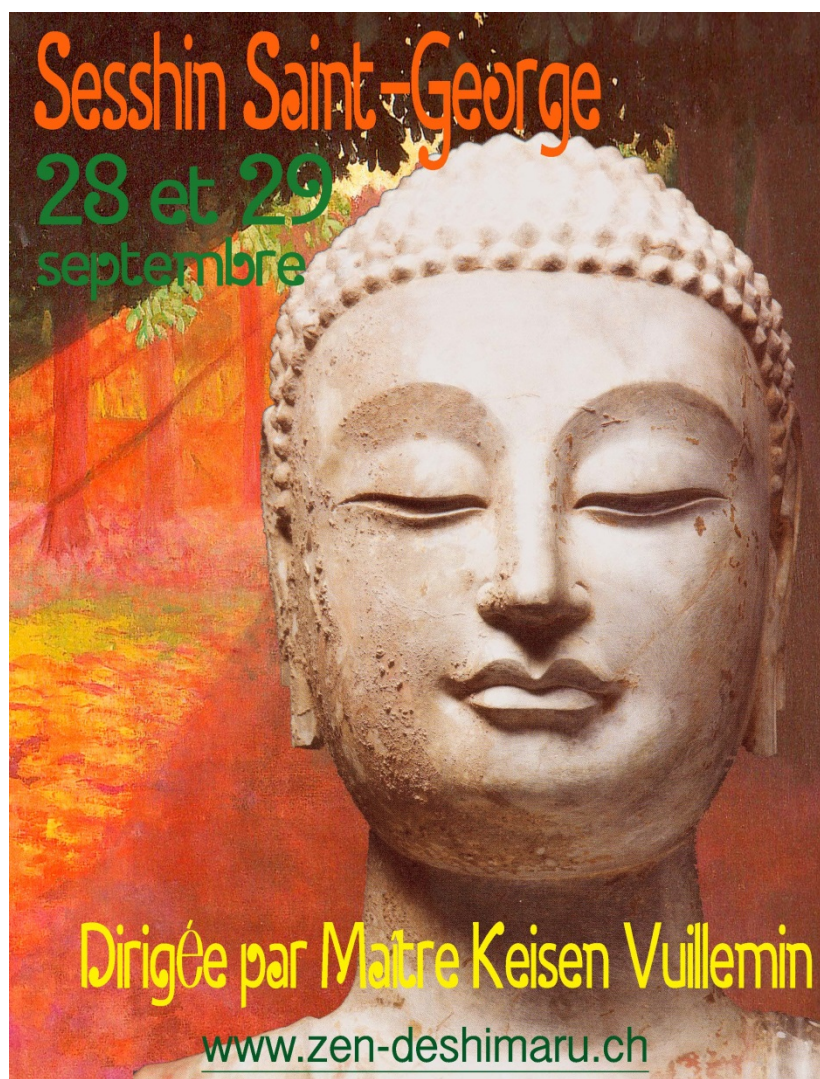


## Fa-yen



**Kusen de Vincent Keisen Vuillemin**

**Moine zen**



## Zazen 1

Lors de la dernière sesshin nous avons abordé les enseignements de Sekito et de Baso sur l'esprit, tout est esprit. Cette tendance s'est même accentuée dans le Ch'an au point où plusieurs maîtres ont considéré que la réalité en elle-même n'existait pas mais que tout résidait dans notre esprit. Que toute notre connaissance humaine passe par notre esprit est évident, en dire plus conduit à une forme de contradiction gênante où nous avons l'impression que le Ch'an décolle de la réalité pour prendre un éclairage très mystique et concentré uniquement sur l'esprit, tout en n'expliquant pas vraiment de quoi il s'agit réellement. Ceci s'inscrit dans une tradition bouddhiste qui s'intéresse à la conscience. Heureusement ce n'est pas la seule et un juste retour à la réalité des choses et de notre vie devenait nécessaire et salutaire pour ré-accrocher l'esprit sur terre et dans la vie de tous les jours.

Le cinquième patriarche chinois dans la lignée de Seigen et de Sekito fut Gensha, qui vécut environ cent ans après Sekito. La Transmission de la Lampe raconte que lorsque Gensha voulut quitter un monastère, en sandales, son pied heurta un caillou. Cela lui fit mal. En cet instant il fut loin des réflexions sur l'esprit, l'irruption réelle de son corps et de son identité le frappa et il s'exclama : les autres ne sont pas moi, frappé par l'instant et le corps, par la réalité immédiate surgissant avant toute réflexion. Vraisemblablement cet épisode ne resta pas sans conséquences sur ses successeurs, qui furent Lo-han Kuei-ch'en et Fa-yen. Je voudrais vous parler un peu de Fa-yen qui vécut au dixième siècle en Chine et fut à l'origine de la dernière école du Ch'an, la cinquième qui porta son nom. Bien qu'il fût un grand maître et eut jusqu'à mille moines pratiquant avec lui, son école ne perdura pas et au bout de quelques générations celle-ci fut absorbée par le bouddhisme Tendai.

Fa-yen devint moine à l'âge de sept ans. Il étudia d'abord les ouvrages de Confucius mais ces ouvrages philosophiques le laissèrent sur sa faim et il se rapprocha du Ch'an. Il était encore très jeune, autour de dix-ans. Un jour il était en pèlerinage avec plusieurs compagnons et ils furent stoppés par la tempête. Ils se réfugièrent donc dans un temple dirigé par Lo-han qui était donc le successeur de Gensha. Lo-han leur demanda :

- Où allez-vous ?

Fa-yen répondit :

- Je continue ma route comme un voyageur à pied.
- Quel est l'objet de votre pèlerinage ?
- Je n'en sais rien, répondit Fa-yen.
- Ne pas savoir est la chose la plus intime, dit alors Lo-han.

Ceci frappa Fa-yen et il décida de rester dans ce monastère avec ses compagnons.

En ce temps Fa-yen était toujours sous l'influence de ses études intellectuelles et aimait beaucoup discuter de l'esprit. Aussi Lo-han soumit Fa-yen à des remarques et un enseignement très strict. De façon répétée il s'asseyait aux côtés de Fa-yen et balayait ses démonstrations érudites avec la remarque : ceci n'a rien à voir avec le bouddha-dharma. Un jour que Fa-yen avait décidé de s'en aller et de continuer ses pérégrinations, Lo-han l'accompagna jusqu'à la porte du monastère. Là il montra du doigt un gros rocher et lui dit :

- Il est écrit que les trois mondes ne sont rien d'autre que l'esprit, les dix mille phénomènes ne sont rien que notre propre conscience. Alors dis-moi, est-ce que ce rocher est dans ta conscience ou non ?

Fa-yen alors répondit :

- Dans ma conscience.

Lo-han lui dit directement :

- Pourquoi traînes-tu un tel rocher avec toi dans ton pèlerinage ?

Comme Fa-yen ne sut pas quoi répondre il décida de rester avec Lo-han.

Par la suite Fa-yen devint très actif comme maître ch'an et sa réputation grandit rapidement. Des moines de tout le pays le rejoignirent et l'histoire dit qu'ils ne furent jamais moins de mille. Son école prit alors le nom de l'école de Fa-yen et ses successeurs répandirent son enseignement dans toute la Chine, jusqu'en Corée. Mais assez tôt cette école s'éteignit et donc n'a pas survécu jusqu'à nos jours où seules les écoles soto et rinzaï sont encore actives.

Resté avec Lo-han, chaque jour Fa-yen lui présentait ses nouvelles découvertes mais tout ce que disait Lo-han était : « Le bouddha-dharma n'est pas comme cela. » A la fin du mois Fa-yen dit à son maître : « J'ai épuisé tout mon stock de mots et de raisons. » Lo-han lui dit alors :

- En ce qui concerne le bouddha-dharma, tout se trouve dans la réalité présente.

En entendant ces mots Fa-yen eut une grande illumination. C'est à partir de cette prise de conscience existentielle que Fa-yen développa alors son propre enseignement fondé sur l'appréhension immédiate de la réalité, l'instant absolu où la réalité et soi-même transcendent tout.

Dans son ouvrage sur les dix guides pour l'école du ch'an, il dit : « La raison du zen est de rendre les gens capables de transcender immédiatement l'ordinaire et le sacré, juste d'éveiller les gens à eux-mêmes, et de couper pour toujours la racine de leurs doutes. » Et donc de ne pas trimbalier de gros rochers dans leur esprit. Ceci s'adresse toujours à nous et nous rappelle de libérer dans l'instant notre esprit embrouillé de multiples pensées en fait inutiles au profit d'une vision claire de ce qui se passe à chaque instant de notre vie. Transcender l'ordinaire et le sacré est une nouvelle vision de ce qui nous arrive et de ce que nous décidons nous permettant ainsi d'harmoniser à la fois notre vie humaine ordinaire et notre esprit si demandeur de spiritualité. C'est à la fois tellement évident mais peu banal à pratiquer vraiment. C'est néanmoins à ce prix que nous pouvons finalement être entièrement satisfaits de notre vie aussi limitée qu'universelle. Qui pourrait demander mieux que la non-séparation de la réalité et de nos propres aspirations de haute dimension spirituelle ? Alors tout ce que nous vivons prend un sens véritable au lieu de subir notre existence.

## Zazen 2

Lorsque Fa-yen devint l'abbé de son monastère il avait coutume de dire lors de ses enseignements : « La réalité est directement devant vous, et néanmoins vous êtes capables de la traduire dans un monde de mots et de formes. Mais comment à partir de ceux-ci allez-vous la retraduire dans toute son originalité ? » Pour lui étant donné que la réalité est juste devant nous, elle ne peut être perçue que par une intuition directe, et la réflexion et l'analyse ne peuvent que nous bander les yeux. Ainsi n'y a-t-il aucune barrière entre nous et la réalité.

Donc la nouveauté de Fa-yen fut qu'à la place de focaliser son attention sur son être intérieur il eut comme intention principale de transcender à la fois la réalité extérieure, c'est-à-dire tout ce que nous observons comme objet, et la réalité intérieure, c'est-à-dire nous-même comme observateur, comme le sujet. Dépasser l'objectif et le subjectif, dépasser la différence qu'il pourrait y avoir entre nous-mêmes et la réalité des choses, Tout cela est quasiment impossible à exprimer par des affirmations, car l'extérieur et l'intérieur ne sont pas identiques mais également ne sont pas complètement différents. Il s'agit de trouver une dimension où notre identité n'est pas séparée de l'universel, c'est en dehors de tout mot, de toutes caractéristiques.

Quel est l'enseignement pratique que l'on peut tirer aujourd'hui ? Justement pour revenir à la réalité, nous ne pouvons pas nous contenter de réfléchir sur le concept de l'esprit ou de la réalité. Un des grands problèmes de notre monde est la séparation. Séparation entre les peuplades, entre les couleurs de peau, entre les sphères terrestres riches et les pauvres, entre la croissance moderne voulue et notre environnement, entre les actifs et les personnes âgées, entre des niveaux d'éducation différents, des cultures différentes ainsi que des modes de vies, séparation dramatique entre religions participant néanmoins d'un même idéal, intransigeance, séparation partout, où les êtres se sentent de plus en plus seuls et donc recherchent des groupes qui leur donnent des repaires de vie, des espoirs, une identification. Et à la fin séparation entre nous-mêmes, entre la réalité que nous avons et ce que nous voudrions. Comment alors réussir à réunir ces deux pôles, nos aspirations profondes et notre monde extérieur ? C'est un grand koan. A la moindre des bricoles nous sommes séparés du monde, seuls alors même que nous en sommes entièrement issus. Pourquoi ?

Il n'y a généralement pas de réponses aux questions de pourquoi. Intuitivement nous connaissons aussi bien nos propres aspirations que celles de l'humanité entière. Il n'y a aucune raison pourquoi elles devraient être différentes. Un exemple remarquable est le Bhoutan où le bonheur des gens fait partie de leur Constitution. Ici nous devons commencer par nous-mêmes, car il est vain de vouloir enseigner quoi que ce soit à partir d'un chaos intérieur total.

La réalité. Par exemple en zazen c'est bien relié au regard. Si vous avez le regard flou, que vous jouez avec des illusions d'optique avec le mur ou avec ceux qui sont devant vous, ou que vous avez les yeux presque fermés, comme endormis, alors vous perdez complètement la connexion avec la réalité. Et les pensées, les fantasmes, les peurs intérieures sans base réelles surgissent, vous vous perdez dans un simulacre de conscience galopante, vous êtes en fait ailleurs. Des fois simplement reprenez contact avec le regard, regardez de façon réelle ce qui est devant vous : vous verrez votre esprit change. L'irruption de la réalité

est vivifiante, votre esprit arrête de galoper. C'est la même chose dans la vie de tous les jours : regarder la réalité et ne pas tout interpréter est une bonne recette de contact vivant avec l'existence réelle. Les périodes de zazen sont des périodes réelles de l'existence, n'essayez pas de vous en échapper, sinon vous risquez d'avoir une propension à vous échapper de tout, à vous protéger de tout.

Durkheim disait : il faut voir l'extérieur à partir de l'intérieur. Ainsi n'y a-t-il point de séparation. Vous ne serez alors pas écartelés entre votre cœur et le monde. Voir la réalité et non la voir à travers nos propres projections est une faculté magnifique. Cela dépasse le bon et le mauvais, les jugements, les a priori et cela brise cette bulle psychique où les références réelles ont tendance à s'estomper. Voir la réalité est toujours vivifiant. Ouvrir le regard est propice à la clarté et à l'ordre naturel intérieur. Ca va dans les deux sens.

Zazen par chance favorise cette intuition immédiate. Le ressenti de notre corps, sans analyse inutile, s'impose. Le corps et l'esprit ne sont plus séparés, où est l'esprit ? Où est le corps ? De la même façon laquelle est la main gauche, laquelle est la main droite ? Intuitivement pas de différence. En plus garder le contact avec l'extérieur pour empêcher toute divagation de l'esprit est alors un mélange immédiat aussi pointu qu'une lame de rasoir, mais très édifiant. Le moment absolu dit Fa-yen.

Bon on croit toujours qu'on doit faire énormément de pratique, de choses, d'efforts, de comprendre bien ce qu'il faut faire et essayer et puis essayer encore pour se connecter vraiment, comme avec un bilboquet obsessionnel : faire entrer finalement cette quille carrée dans le trou rond de la boule. Et pourtant est-ce vraiment ce qu'il s'agit de faire ? Développer des trésors de bienfaits, de volonté, de bonne volonté pour unifier notre être avec son monde est-ce bien la Voie à suivre ? Ou y a-t-il aussi un autre moyen ? Peut-on se promener au milieu des fleurs ou faut-il suer sur la montée de la pente aride ? C'est à voir.



### Zazen 3

Une fois un moine demanda à Fa-yen : « De quelle façon doit-on être en contact avec le Tao pour être en harmonie avec lui ? » Fa-yen lui demanda alors : « Quand avez-vous jamais été en contact avec le Tao sans être en harmonie avec lui ? » La question du moine révèle qu'il essayait encore de jouer avec le Tao, avec le dharma, sans simplement laisser le Tao, le dharma jouer avec lui. Se laisser attraper par la Voie. C'est la même chose avec la posture de zazen, plus vous essayez de la forcer pour agripper quelque chose, plus elle se tend et vous éloigne de la simple et douce réalité de votre corps vivant et de votre esprit tranquille. Il faut aussi se laisser aller pour approcher la réalité fondamentale.

Fa-yen appelle cela l'œil du Tao, avoir une perception authentique de la réalité et voir vraiment qu'il n'y a aucune barrière entre nous-mêmes et la réalité fondamentale, qu'il n'y a entre nous et tous les Bouddhas aucune séparation et qu'il n'y a aucun fossé entre nous-mêmes et la Voie. Pourquoi ? Parce que nous la portons en nous-mêmes. La Voie n'est pas ailleurs, le dharma n'est pas ailleurs, il englobe toutes les heures de nos journées et nous pouvons suivre la Voie du Tao, du dharma, à chaque instant, celle-ci ne nous quitte jamais. Et pourtant souvent nous la combattons, cherchons des qualités, des états spéciaux, une illumination inconnue dans notre pratique à la place d'ouvrir les yeux à la réalité qui est juste devant nous.

Une fois Fa-yen posa cette question à l'assemblée de ses moines : « Lorsque la source se bouche, c'est parce qu'elle est bouchée par du sable. Maintenant lorsque l'œil du Tao n'est pas ouvert, qu'est-ce qui lui fait obstruction ? » Etant donné qu'il ne reçut aucune réponse de la part de l'assemblée, Fa-yen répondit lui-même à la question : « L'obstruction se trouve dans l'œil. » Ganzei, l'œil de Bouddha, voir la réalité directement. Souvent les gens se regardent eux-mêmes, s'observent avec une minutieuse attention pensant qu'en cela réside la concentration. Comme les personnes qui se concentrent tellement sur elles-mêmes qu'elles mettent une demi-heure à peler trois carottes à la place de se concentrer sur juste peler ces foutues carottes. Lorsque vous atteignez une perception authentique, alors vous ne regardez plus les choses à travers vos yeux de chair humaine mais directement à travers l'œil de la réalité fondamentale elle-même. En fait voir sa vie et son monde tel qu'il est directement, intuitivement, et non à travers nos projections, nos envies, nos illusions, toute la peinture que nous mettons sur la réalité brute dans l'espoir impossible de nous la rendre uniquement agréable. Etre en prise directe sur notre réalité, sur la réalité du Tao, de tout, ce n'est pas la même chose que regarder à travers les lunettes de notre karma et avoir une vision fautive.

Mais comment alors approcher directement cette vérité fondamentale ? Comment ne pas l'occulter avec nos yeux colorés, avec notre esprit influençable, avec l'armada de toutes nos conceptions ? Sans ramener nos propres concepts, nos mots, nos phrases, nos explications vides de sens réel ? Vous voyez, la Voie, le dharma, le Tao, on peut toujours se lancer dans des images, essayer de formaliser ce que cela pourrait être, mais on tombe toujours à côté, plus on essaye, plus nos explications se vident de tout sens. Il faut accepter cela, la rencontre de ce monde-là ne se fait pas avec les mots, on ne peut pas l'agripper avec des concepts.

Tant que nous ne voyons que blanc et noir, succès et insuccès, vie et mort, long et court, ce ne sont que des produits des activités humaines, nous restons bloqués dans cette

dualité et nous ne pouvons pas nous éveiller. Les séquoias sont très hauts et les pattes des canards sont très courtes. Si vous voulez raccourcir les séquoias ou rallonger les pattes des canards en considérant que les uns sont trop longs et les autres trop courtes, vous ne créez que des problèmes. Aussi Fa-yen prévenait ses moines : « Vous devez attraper le moment absolu – c'est-à-dire l'instant présent – et faire attention à ce qui vous arrive. De perdre cet instant et manquer cette chance est perdre son temps en confondant le visible pour l'invisible. »

Pour que vos mots veuillent dire effectivement quelque chose, pour que votre vie prenne une signification et ne reste pas absurde, il ne faut aucune séparation entre eux et la réalité fondamentale, pour cela il faut rester attentif à chaque instant successif. Pour cela dit Fa-yen : « Continuez simplement vos activités. Suivez ce qui vous arrive. Prenez bien soin de vous-mêmes et faites attention. » Ceci est un abord de la Voie des Bouddhas très simple. Inutile d'y chercher des significations magiques, des interprétations entortillées, de courir après une compréhension logique et exprimable, il suffit de coller intimement à la réalité et de faire ce qu'on doit faire avec attention. Comme le regard en zazen : intuitivement attentif. Aussi à la question : « Quelle est l'idée subtile de tous les Bouddhas ? » Fa-yen répondit : « C'est ce que vous possédez vous-mêmes. » Ne cherchez pas midi à quatorze heures dans la Voie. Vous pouvez avoir confiance d'être en plein milieu du Tao, en plein milieu du dharma et de la Voie aussi n'ayez aucun doute là-dessus. En continuant zazen tout cela vous pénétrera naturellement, votre vie s'harmonisera d'elle-même à condition que vous la regardiez avec l'œil de Bouddha, sans faire de différence entre une soupe ordinaire et un plat de grand choix.

Il se trouva une fois qu'un moine, disciple du grand maître Tz'u ming au onzième siècle se trouva disposé à discuter du dharma avec l'un de ses frères moines. Celui-ci eut l'impression que son ami n'avait pas une compréhension immédiate du Ch'an aussi prit-il un morceau de tuile et le posa sur un rocher. « Si tu peux prononcer un seul mot qui mène au Ch'an alors tu seras un véritable disciple de Tz'u-ming. » Le moine regarda alors la tuile et le rocher de tous les côtés en cherchant quelque chose à dire. Alors son ami le secoua en disant : « Arrête tes réflexions ! Tu viens de manquer le moment exact d'une véritable réponse. Cela prouve que tu es encore noyé dans tes illusions et que tu n'as même pas encore rêvé de ce qu'est le Ch'an. »

Vivez donc directement chaque instant.

## Zazen 4

Un jour dans un monastère un moine se réveilla totalement confus. Il se sentit incapable de comprendre ce qu'il faisait là à manger du riz tous les jours, à écouter des enseignements qui ne lui disaient plus rien, à vivre toujours avec les mêmes personnes, perdu dans la montagne sans jamais un visiteur pour raconter de nouvelles histoires. Il se leva l'esprit en pagaille, regarda le chemin caillouteux qui menait de la plaine à ce nid d'aigle dans lequel il vivait depuis des années, et il se dit : ce chemin je vais le descendre, je ne reste pas ici une minute de plus. Il fit ses maigres bagages, mit son grand chapeau de paille et alla voir l'abbé pour lui dire au revoir.

Il se tint debout devant l'abbé qu'il aimait bien par ailleurs et lui dit : « Je pars. A la place d'étudier les soutras anciens, je veux connaître la vérité ultime de mon existence avec les gens et ici je tourne en rond au milieu de ces quatre murs. » « Eh bien, si tu veux partir, vas-y, lui dit l'abbé, Bodhidharma est bien venu de l'Ouest jusqu'ici, fais ton voyage, je te souhaite des rencontres intéressantes. »

Le moine partit donc, descendant le sentier vers la vallée. Après quelques jours il rencontra un paysan qui portait du bois sur son dos et trimbalait un seau rempli d'eau. Le gaillard avait l'air joyeux et sifflotait sur son chemin. « Voilà une bonne occasion, se dit le moine, ce paysan a l'air si heureux qu'il doit sûrement connaître la vérité ultime de l'existence. » Il s'arrêta pour lui poser cette question qui lui tournait dans la tête. « Oh ! Pour moi, répondit le paysan, porter du bois et puiser de l'eau pour me faire de la soupe sont les bonheurs les plus grands de mon existence. » Le moine se dit alors qu'il devrait essayer aussi. Le paysan fut d'accord de l'accueillir dans sa hutte et ainsi chaque jour notre moine allait chercher du bois et puiser de l'eau tout en en cherchant la signification ultime. Le bois était rare et le seau lourd et toujours aucune illumination particulière frappait le moine. A la fin il en eut marre et décida de continuer sa route dans l'espoir de trouver le but ultime de son existence. Le paysan le regarda partir en souriant d'un air plein de compassion, tout en hochant la tête.

La campagne ne donnant rien le moine se dirigea alors vers la ville avoisinante. Là il y a beaucoup d'activités, se dit-il, il sera plus facile d'y discerner le sens de ma vie. Sur le marché il y rencontra un marchand de soieries très occupé avec tous ses clients qui fouillaient dans les étoffes. Le marchand avait l'air très satisfait aussi le moine décida de discuter avec lui. « Qu'est-ce qui vous rend si joyeux et affairé ? » demanda-t-il au marchand. Lui-ci lui expliqua qu'il voyageait beaucoup jusqu'en Inde pour acheter et faire tisser ces étoffes magnifiques, qu'il rencontrait beaucoup de gens intéressants, voyait des paysages magnifiques. De plus ses étoffes se vendaient très bien et il était le marchand le plus riche de la bourse aux étoffes si bien qu'il possédait des maisons et des chevaux de race. « Voilà qui a un certain sens, se dit le moine. N'auriez-vous pas besoin d'un assistant ou d'un collègue qui travaillerait avec vous, vous m'avez l'air un peu débordé. » Le marchand regarda le moine et se dit que vu qu'il était un moine il était certainement honnête et cela pouvait lui servir. Il engagea donc le moine comme co-équipier dans son commerce de soieries.

Le moine voyagea beaucoup et gagna beaucoup d'argent. Il était très affairé, préoccupé des affaires et obtenait de grands succès à la bourse aux étoffes mais n'avait pas



l'habitude de savoir quoi faire avec tout cet argent. Le marchand le conseilla dans l'achat de beaucoup de choses dont le moine ne pouvait guère profiter car il travaillait tout le temps. Ainsi naquit-il chez lui un sentiment de malaise qui le conduisit à se poser à nouveau la question : est-ce que tout cela me satisfait-il ? Cela est-il vraiment le sens profond de mon existence de faire tout cela ? Sincèrement il pensa que non, alors même que le marchand lui en paraissait entièrement satisfait, aussi rendit-il sa participation au commerce et partit à nouveau avec quelque bien qui lui permettrait de continuer son voyage. La vérité ultime qu'il cherchait lui échappait encore.

Son chemin l'amena au pied d'une montagne. Pas moyen de passer à côté car il y avait à gauche et à droite des précipices. Il gravit donc la montagne. Là vivait un vieux monsieur entouré de tout un matériel bizarre. Ce vieux sage dormait la journée car il travaillait la nuit.

- Que faites-vous, lui demanda le moine.
- J'observe les étoiles, leur mouvement, car tout cela contient les secrets les plus cachés de l'univers.
- Et vous avez trouvé quelque chose, ajouta naïvement le moine.
- Ça vient, ça vient, répondit l'astronome, j'ai repéré des lumières inconnues que je voudrais étudier encore, mais il faut qu'il fasse beau sinon je ne vois plus rien.

Le moine se dit alors : voilà l'endroit où je vais pouvoir percer la vérité ultime du cosmos et de mon existence. Le vieux qui commençait à avoir les yeux fatigués fut tout heureux d'accueillir cet assistant inespéré. Le moine acquit une connaissance fantastique de toutes les étoiles, planètes et galaxies connues de l'époque mais cela semblait ne pas répondre à sa question fondamentale, il gardait toujours un sentiment d'inaccompli qui commençait à le gêner de plus en plus, si bien qu'il dût admettre que tout cela ne remplissait pas son désir de vérité sur son existence et son être. A la fin, avec regrets d'ailleurs il partit, pensant que plus loin encore pourrait se trouver le but ultime de sa quête.

Arrivé proche du Moyen-Orient, il traversa même un désert et atteignit une oasis. Un endroit magnifique avec des palmiers, des dattes, des fleurs incroyables et des champs où poussaient tous les légumes de la création, le tout arrosé par l'eau d'un puits situé au centre de cette oasis. Il y resta. Le soir il regardait les étoiles, la journée il admirait les femmes qui venaient puiser de l'eau. Un jour il se lança et approcha l'une d'entre elles. Celle-ci riait, de bonne humeur, en parlant avec les mains, si bien que par inadvertance elle poussa le moine, qui tomba dans le puits. Impossible de remonter. Il réalisa alors soudainement que maintenant toute son existence résidait dans ce puits, la seule vérité ultime qui lui apparaissait était qu'il y était coincé, la seule vision qu'il avait était le rond de lumière vingt mètres plus haut où le monde existait. Il n'y avait rien d'autre, il ne pouvait que vivre totalement cela, après toutes ces pérégrinations il était arrivé dans le fonds de ce putain de puits. Impossible de savoir ce qu'ils pouvaient bien faire à la surface, sa vie se résolvait là. La grande puissance de la vie l'atteignit d'un coup, il était vivant et il fallait qu'il sorte de ce trou, plus rien d'autre ne comptait. Comme dans un film dramatique il revécut sa période au monastère, le paysan content, le marchand affairé et l'astronome passionné en se disant qu'il avait simplement passé à côté de tout cela pendant sa vie.

Bon quand même le sultan de l'oasis attacha une corde au cou d'un âne, la balança dans le puits et tira le moine à l'extérieur. Sa joie fut immense, il n'avait jamais mangé des dattes aussi bonnes, bu de l'eau aussi fraîche, vu des gens aussi sympathiques, même les chameaux lui paraissaient des amis, il trouva les femmes magnifiquement belles, tout son monde s'en trouva éveillé, il était vivant. Le sultan voyant sa joie lui offrit de rester et de vivre chez lui mais le moine refusa car il sentait le besoin de dire à tout le monde combien le fait de vivre sur cette terre pouvait être un bonheur intérieur si grand. Il reprit donc ses maigres affaires et repartit plein d'énergie et de joie.

Il revit l'astronome et découvrit l'immense vacuité de l'univers. Cette fois celle-ci ne lui parut pas étrangère mais si proche qu'il pouvait la sentir à l'intérieur de lui-même comme si toute séparation avait disparu. Il s'intéressait à tout et rien ne l'ennuyait. Il revit le marchand : ça va ? Oui, oui, ça va très bien. Et il continua. Il fut également heureux d'aider pendant quelques temps le paysan, lui portant son bois et tirant son eau. Son corps était joyeux dans ces tâches, mais c'était la vie du paysan non la sienne.

Peut-être rentra-t-il au monastère, ou résida-t-il en ville ? Ses chroniques se sont arrêtées là, mais sa vie véritable commença, il resta moine avec tout le monde. La seule chose d'autre qui fut retrouvée longtemps après fut ce court poème :

*Dans mon esprit coule la source de l'univers entier  
Un jour vivant, un jour disparu  
A chaque instant je renais pour la première fois  
Puisse le rire des enfants du monde  
Eclairer la jeunesse éternelle de ce moine de passage.*

## Zazen 5

Donc, comme la réalité se trouve juste devant nous, elle ne peut qu'être saisie intuitivement et tout raisonnement à son sujet ne ferait que nous aveugler.

Une fois Fa-yen dit à ses moines réunis : « Vous qui avez lu des dizaines de sutras, pouvez-vous me dire dans lequel de ces enseignements vous trouvez le moment absolu ? N'y a-t-il aucun mot dans ces sutras qui pointe au moment absolu ? Si de tels mots existent, qu'ont-ils à voir avec le moment absolu ? Lorsque des subtilités sont stockées dans notre esprit, elles causent de l'anxiété ; lorsque la réalité ultime existe devant vos yeux, celle-ci se manifeste alors dans des conditions objectives telles que des mots et des formes. Comment cette manifestation a-t-elle lieu ? Si la réalité ultime se manifeste dans des mots et des formes, dans des choses objectives, comment alors remonter à cette réalité absolue à partir seulement de ces conditions ? Comment retrouver la trace de cette réalité à partir des phrases et des formes ? Vous comprenez ? Inutile de lire des sutras si vous ne comprenez pas cela. »

En fait tout enseignement de qui que ce soit d'autre ne permet à personne de remonter à la vérité. Mais si vous voyez votre réalité, possédez en toute confiance votre vérité dans la Voie sans vous tromper de faux semblants, alors tout enseignement devient profitable. C'est ce qu'Etienne appelle l'enseignement de soi-même à soi-même. Mais croire que vous pouvez acquérir un enseignement ultime sur le zen et votre vie à partir des mots de quelqu'un d'autre est une illusion qui vous empêche de découvrir la Voie par vous-mêmes. Chacun peut apprendre ce qu'il y a sur une carte de géographie, c'est déjà pas mal, mais ce n'est pas cela qui vous dira exactement où vous êtes et surtout pas où vous voulez aller.

Pour comprendre cela intuitivement et directement par le corps et l'esprit, zazen est efficace. Le mélange intime de la pratique de zazen et de sa vie contient l'enseignement dont chacun a besoin. Bien sûr on fait aussi beaucoup d'autres choses, mais elles peuvent être teintées soit de considérations communes, soit d'un parfum indéfinissable qui provient de notre contact constant avec une forme de réalité absolue. Celle-ci ne se trouve pas en dehors de chaque instant. Celui-ci ne peut être saisi mais il peut être vécu, sinon la substance réelle de notre existence est vidée de son intérêt et nous continuerions à errer dans le Tao en recherchant une vérité qui nous échappe. Ce serait bien dommage de passer sa vie en vain. Ne le faites pas, éveillez-vous, prenez bien soin de votre existence et vous serez infiniment satisfaits, votre esprit finalement retrouvera sa tranquillité.

Un jour un moine demanda à Fa-yen : « Il est dit qu'une chambre qui est restée dans le noir pendant une centaine d'années, peut être illuminée par une simple lampe. Qu'elle est cette simple lampe ? » Et Fa-yen répondit : « Pourquoi faudrait-il que vous parliez d'une centaine d'années ? » C'est direct, l'éveil c'est maintenant, à chaque instant. Trouver la réalité de notre vie se renouvelle à chaque instant. Elle est juste devant nos yeux. Aussi remontez vos manches et lancez-vous dans la compassion, la sympathie, la joie de l'esprit de tous les bouddhas vivants, C'est ce que je vous souhaite à vous et à moi aussi.